

Les premières impressions peuvent s'avérer trompeuses. *Claire un jour, Claire toujours* de Camille Aleñ a est de ces films en apparence anodins. L'œuvre se veut un récit ancré dans le quotidien de cette librairie, 28 ans, empreinte de joie et de quiétude, à la vie sans bouleversements ni fantaisies. La vie Claire tient de l'apparente simplicité, et derrière les apparences se cachent peut-être le fabuleux. L'oralité comme l'imaginaire du conte colorent le récit. Voilà poindre le conte littéraire. Oh certes, *Claire un jour, Claire toujours* n'est pas une fable, mais plusieurs éléments constitutifs au genre littéraire l'habitent. Dépassons les images. Voilà une œuvre qui se veut l'amorce d'un conte ; le terreau d'un quotidien prêt à être enchanté.

Un conte en porte à faux

À l'inverse de *Claire un jour, Claire toujours*, les contes sont dès leurs premiers instants en rupture avec l'ordinaire. L'incipit d'un conte installe habituellement un climat trouble, presque l'aune d'une tragédie, du moins une situation sortant du quotidien. Parmi les plus connus, les débuts de *Barbe Bleue* dans la version de Perrault :

« Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en broderies, et des carrosses tout dorés. Mais, par malheur, cet homme avait la barbe bleue : cela le rendait si laid et si terrible, qu'il n'était personne qui ne s'enfuît de devant lui. »

Ou chez les frères Grimm, *La belle aux bois dormants* :

Il y a très longtemps un roi et une reine s'alanguissaient de n'avoir pas d'enfant. Chaque jour ils se lamentaient : — « *Si nous pouvions avoir un enfant !* » Mais ils ne pouvaient toujours pas en avoir »

Que ce soit les contes d'animaux, les contes de fées ou les contes religieux, le genre est également marqué par la profusion de l'extraordinaire. Une liane de cheveux permet à un prince de monter voir sa belle (*Raiponce*) ; une saucisse cohabite avec un souriceau et un oiselet naïf (*Du souriceau, de l'oiselet et de la saucisse* des frères Grimm) ; un chat escrimeur combat les hommes avec roublardise (*Le chat botté* de Perrault).

Rapporté e aux premières lignes structurant fréquemment les contes, *Claire un jour, Claire toujours* semble dès ses premières secondes éloigné es de la forme classique d'un conte. Claire n'est pas confrontée e à une situation problématique. Au contraire, bien que gênée devant l'objectif, elle paraît petit à petit guillerette. Son histoire, bien que décousue, ne rencontre aucune adversité. Claire réagit aux questions de Camille, divague, digresse. Elle ne semble pas non plus héroïque. Elle incarne une personne ordinaire, sans être héroïne ni héroïne. Le film se déroule sans transgression sans tragique, sans objet extraordinaire, sans promesse d'un trésor. Il étonne plutôt qu'il émerveille.

Le conte, une clé de lecture de *Claire un jour, Claire toujours*

Pourtant, *Claire un jour, Claire toujours* reprend subtilement certains éléments du conte. Claire porte cette robe de princesse, un peu ridicule, un peu attachante, représentant une superhéroïne toute vêtue de marbre. Ce serait l'héroïne rêvée, mais en revêtant cette robe, elle évoque également la princesse dans sa robe tachetée de rose. Puis Claire nous dévoile sa vie, et son récit retrouve une des composantes du conte : l'oralité. Avant d'être retranscrits, les contes étaient transmis à l'oral, narrés par des conteurs, et comme les mythes, seules leurs racines narratives permettaient de reconnaître un conte parmi les différentes versions transmises d'une bouche à l'autre. Sa vie racontée prend alors des accents curieusement enjoués : « On a déménagé de Fribourg. On a décidé que la campagne nous plaisait. À trois minutes il y a la forêt. Il y a des arbres devant chez

nous, il y a un h é risson, on ne sait pas trop s'il hiberne, on aimerait bien... C'est le chant des oiseaux, les cloches des vaches, les moutons. »

Sa d é couverte de la nature et de la campagne é voque l' un des lieux les plus typiques du conte de f é es — la for ê t — sans toutefois rev ê tir son danger (tel que dans *Le Petit Poucet*). De m ê me, sa vie amoureuse mentionn é e d è s les premi è res phrases rappelle cette fin typique des contes (« *et ils v é curent heureux et eurent beaucoup d' enfants* »). Claire vit son quotidien comme un enchantement, elle chante des chansons, elle organise des jeux avec sa famille, elle n' a pas l' impression de travailler. « *C'est la place de r ê ve pour un emploi. Ce magasin a une â me. Je n' ai pas l' impression d' aller travailler* » affirme-t-elle. Elle vit dans une euphorie quasiment r ê v é e, dans un conte de f é es finalement bien r é el.

Ces diff é rents é l é ments donnent à penser que le conte n' est ni pr é sent ni absent dans *Claire un jour, Claire toujours*. Il vient plut ô t se juxtaposer au quotidien de Claire. Le conte devient une cl é de lecture possible, une coloration l é g è re, joyeuse, qui dit combien le domestique de Claire peut s' enchanter lorsqu' il l' imaginaire le soutient. Mais l' imaginaire du conte est bien plus qu' un univers chantant. Il est surtout un moyen de s' extraire du quotidien, de se replacer à la fois dans l' universel et à travers le fantastique. Dans le conte, l' imaginaire soutient une exp é rience du passage, il maquille ce que l' on pourrait alors nommer la mue. Il est par essence un espace d' initiation.

Et si le quotidien de Claire est possiblement port é par l' imaginaire du conte, alors ce quotidien devient une sorte de mue. Non pas la mue telle que le passage de l' adolescence à l' â ge adulte ; plus simplement, la mue v é cue sans nuages ni col è res, une progression inachev é e, imperceptible, un reflux. La mue, quotidien tout en continuit é et en ressacs, o ù demain devient hier. Les douleurs de Claire, les é v é nements troublants de sa vie n' affleurent pas dans cette mue. Il ressort plut ô t de son quotidien un long red é ploiment de souvenirs heureux, et combien ces souvenirs la portent jour

après jour. Se souvenir peut amener à une forme de mélancolie. Chez Claire, il y a simplement la joie, l'heureuse simplicité de l'être.

La mue est bien entendu l'irruption d'un événement – comme une voix aiguë précédant une voix stable – mais, tout autant la longue période préparant et succédant à l'événement. La mue dans son acception large une absence d'événements, comme une continuité nourrie des allers-retours du quotidien avec le passé. Cette idée peut sembler brouillonne, sans preuve rationnelle, naïve même. Cependant, permet de comprendre la vie de Claire, et surtout la manière dont elle se raconte. Le conte peut-être la porte sur un nuage. Et si le conte est une expérience d'initiation, par ses relectures comme par son souvenir, Claire a peut-être déjà passé ses moments difficiles. Souvenirs et promesses l'accompagnent et la transforment sans remous. Le conte devient avec *Claire un jour Claire toujours* une vague qui porte.

Arthur Dayras, 2019